

[>>> RETOUR AU SOMMAIRE](#)

Rédacteurs : Stéphane DELOGU - Daniel LAURENT - Prosper VANDENBROUCKE - Philippe PLOUGONVEN - Emmanuel DUBOIS - Philippe MASSE - Matthieu DUBOIS - Eric GIGUERE

NUMERO 35 - MAI 2006

L'édito

DE STEPHANE DELOGU

Si Coluche voyait ça.

Après l'affaire à peine capotée du CPE, on pensait légitimement que notre petite sphère tricolore allait se remettre à tourner à peu près rond et qu'une douce période d'accalmie redemptrice allait se substituer aux remous. Que nenni, c'était sans compter sans la capacité d'autodérision de notre classe gouvernante. Si l'on peut douter de son efficacité, on est en revanche certains de ses qualités comiques, sauf que lesdites qualités sont ignorées de ceux qui les renferment. C'est vous dire si au royaume des borgnes les aveugles sont nombreux. Coldstream vient de nous remettre un coup de bambou derrière les étiquettes, sur fond d'espionnage boiteux à des fins électives. C'est du joli. Nos partenaires Européens en seront encore quitte pour une belle quinte de toux.

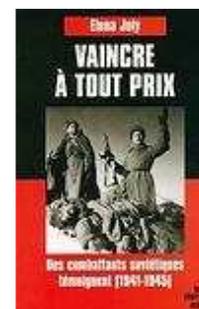
Inutile de faire ici la genèse d'une affaire que tout le monde connaît, ce qui au fond nous arrange, car moins on parle de politique et plus on reste crédible ; par les temps qui courent, c'est une espèce rare la crédibilité, alors vous comprendrez qu'on tient à conserver les quelques échantillons qu'on a péniblement glanés. Et puis on ne sait jamais, c'est une denrée qui va finir par valoir de l'or au train où vont les choses, on se dit qu'on pourrait faire une belle plus value. Si encore les embrouilles venaient d'une cause nécessaire, quelque chose comme ce qu'il est coutume d'appeler une cause nationale, on en comprendrait les subtilités, même si se prendre les pieds dans le tapis au final est toujours douloureux. Même pas : la substance de l'effet Coldstream est moins grandiose quoique étatique dans sa finalité. La course à l'Elysée ressemble maintenant au grand prix de Magnicourt avec ses sorties de pistes, ses arrêts au stand, ses abandons, ses queues de poisson et ses taches d'huile. Avec en prime les peaux de bananes histoire de se démarquer de la formule 1.

Rassurez vous Messieurs Dames, ce n'est pas pour vous qu'ils vont jusqu'à s'entre pirater, c'est juste pour une place qu'ils convoitent depuis l'ENA et dans laquelle vous jouez le rôle de la roupie de sansonnet. On vous demandera juste de filer aux urnes pour sortir du chapeau le moins filou de l'équipe. Bon courage, ça risque d'être plus difficile à trouver que le chapeau de la mère de Fontenay dans une élection de miss France. L'histoire n'étant qu'un éternel recommencement, on pourra toujours chercher des similitudes dans l'histoire de la 4ème République. Il faudra quand même se forcer soit dit en passant, parce que les meilleures références dans le domaine de la carabistouille remontent aux Médicis, c'est vous dire qu'ils ont fait des efforts. Vous voyez, on ne vous a toujours pas parlé de politique au bout de vingt lignes. Ne pensez pas qu'on le fait exprès, la politique étant une certaine idée de la réussite économique d'un pays, de son développement humain, de son rayonnement dans le monde, vous aurez compris qu'il n'y a pas une once de politique dans tout ça. On n'y voit que des pékins narcissiques qui attendent que la caverne

LE COIN LECTURE

PHILIPPE PLOUGONVEN

" Vaincre à tout prix - des combattants soviétiques témoignent " de Elena Joly.



Dans la journée du 22 juin 1941, des millions de jeunes d'URSS apprennent la nouvelle de l'invasion de leur pays par l'armée allemande. Aujourd'hui, certains d'entre eux, 26 au total, témoignent. Ils viennent de différents horizons, et seront affectés à différentes tâches : de l'artilleur à l'infirmière, du commissaire politique au garde-frontière, tous ces hommes nous livrent leur histoire. On a souvent eu tendance à considérer l'armée rouge comme une masse informe ; aujourd'hui, Elena Joly nous offre ces récits, humains, où les anecdotes cotoient les grandes tragédies. Elena Joly profite aussi de ce livre pour défaire certains clichés.

A travers de ces questions, on perçoit le point de vue et la position de chacun de ces hommes envers Staline. Si certains sont encore nostalgiques de l'époque du " Petit père des peuples ", la majorité adopte un ton plus modéré, et nous révèle que, oui, l'aide américaine a été conséquente en URSS ; non, les soldats soviétiques ne montaient pas à l'assaut en criant " Vive Staline ". La plupart des hommes et femmes interrogés ont un sens critique développé, et donnent leur opinion sur Staline, l'influence de la propagande, ou encore sur les soldats du SMERSH. Elena Joly nous livre donc un recueil de témoignages très abouti sur ces combattants, la lecture de cet ouvrage nous fait réviser notre position par rapport aux soldats de l'armée rouge, elle est donc à conseiller à tous, et ce sans modération !

On the Web

DE MATTHIEU DUBOIS

d'Ali Baba s'ouvre enfin, les mulets attendant patiemment en arrière qu'on les charge comme ce qu'ils sont : des bourricots.

Dans un mois, les journées du forum auront baissé le rideau. A moins d'un mois du grand rendez vous annuel, on pourrait angoisser un tantinet vu la morosité ambiante. Pas nous et pour cause : on n'attend aucune personnalité politique, ça évite les imprévus de dernière minute, surtout qu'on ignore si d'ici là il en restera encore un en liberté. On n'a donc pas voulu prendre le risque de tout faire capoter dans la dernière ligne droite. On se contentera d'amis désintéressés, heureux d'échanger, de proposer, de rencontrer leurs semblables, d'apprendre dans la passion et l'humilité, de donner avant de prendre, d'offrir leurs compétences sans idée de retour ou de profit. Finalement, c'est le fondement de la politique tout ça, enfin de ce qu'elle devrait être. D'ici à ce qu'un quidam des journées du forum se présente aux présidentielles. Puis, quelques jours plus tard, on sera de plein pied dans les commémorations du 62ème anniversaire du débarquement de Normandie. La presse nationale n'y sera pas, vous vous en doutez, les écrivains de circonstance non plus et encore moins les vendeurs de cacahuètes. Profitons en pour lancer une idée sans prétention : pourquoi ne pas faire du 62ème l'année de la vraie réconciliation, celle qui sort des tripes et du cœur, pas un machin lancé officiellement donc obligatoire, non, quelque chose qui se ferait naturellement sans avoir prévenu les officiels. Quelque chose qui se passerait dans un champ au milieu du cotentin ou de la Plaine de Caen : des hommes se fixeraient droit dans les yeux, sans haine mais avec compassion, pour finalement laisser tomber par terre casques et fusils et s'avancer les uns vers les autres. Un petit coin de table avec August Von Kageneck et Elie de St Marc, que l'on écouterait échanger sans animosité, avec dans leurs regards l'espérance d'une vie meilleure pour les générations à venir. Le malheur est que, vous l'aurez remarqué, ce sont les pékins de la rue qui se mettent à faire de la politique à la place de ceux qui sont payés grassement pour le faire. Si Coluche voyait ça. Au mois prochain.



Proposer au public des itinéraires, des « chemins de la mémoire », qui, à travers tout le territoire, permettent de découvrir le patrimoine historique et les lieux de mémoire, tel a été l'objectif de la création de ce site dédié au tourisme de mémoire, ouvert en 2003.

Ces « chemins » sont organisés autour de quatre thèmes : l'histoire des fortifications, la guerre de 1870-71, la Première Guerre Mondiale et enfin celui de la Seconde Guerre Mondiale.

Outil de valorisation du patrimoine et hommage à la mémoire des hommes, ce site a également un but pédagogique et civique, notamment à l'intention des jeunes, et apporte une contribution au développement touristique. Outre les monuments et lieux de mémoire qui jalonnent les « chemins », les internautes y trouvent des biographies, des banques d'images, des bibliographies, des renseignements pratiques, des espaces créations...

Après trois ans d'existence, la page d'accueil du site a été renouvelée et enrichie. La consultation est désormais plus aisée et l'internaute a d'emblée accès à toutes les nouveautés du site.

De nouvelles rubriques ont fait leur apparition : des reportages photos permettant de découvrir les images des grandes manifestations nationales sont désormais accessible dès l'ouverture ; un dossier du mois (La grande Guerre a –t-elle fait progresser l'émancipation des femmes ?; le 18 juin 1940...) présente l'actualité de la mémoire (rubrique « A la une »). Des cartes postales virtuelles ont également été mises à la disposition des « visiteurs » qui pourront partager avec leurs amis les plus belles vues des lieux de mémoire présentés sur le site.

Le site est également à la disposition des associations, municipalités et offices du tourisme pour présenter les lieux de mémoire qu'ils animent et relayer l'actualité de la mémoire dans leur commune (cérémonies, expositions, livres, spectacles...).

<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>



SON ET LUMIERE A LA BATTERIE DE MERVILLE

La célèbre batterie de **Merville-Franceville (Calvados)** sera le 20 mai prochain, à partir de 22 h 30, le théâtre d'un spectacle de son et lumière proposant la reconstitution de la prise de cette ancienne position Allemande par le 9ème Bataillon du Lt Colonel Terence Otway dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Plusieurs dizaines de figurants en tenue d'époque animeront cette reconstitution historique. Une bien belle initiative d'autant plus originale que cette manifestation est totalement gratuite.

Itinéraire : à partir de la RN 13, à hauteur de CAEN, emprunter le CD 515 en direction de Ouistreham / Car Ferry. Sortir à Bénouville, puis passer Ranville

La plupart des amateurs d'histoire connaissent bien les horreurs d'Oradour-sur-Glane ou de Lidice en Tchécoslovaquie, mais le village de Valluciole en Italie est quant à lui plus méconnu. Pourtant, le même genre



d'atrocités s'y sont déroulées suite à l'assassinat de deux officiers allemands par la Résistance italienne au printemps de 1944.

Le 8 avril, jour de samedi saint, une automobile se présente au pont du moulin de Bucchio. Le hasard a voulu que des maquisards du mont Falterona se trouvent à cet endroit au même moment pour faire moudre leur blé. Mitraillette au poing, ils tendent une embuscade aux étrangers qui ont tenté de se faire passer pour des Anglais

. Devinant avec justesse que leur stratagème ne fonctionnerait pas, ils ont essayé de fuir, mais les maquisards les ont abattu en laissant cependant échapper le chauffeur qui s'est réfugié en direction de Stia. Des cartes saisies dans le véhicule laissaient croire à une opération de grande envergure par les Allemands contre le maquis de la région. Prudemment, les Résistants ont demandé aux hommes de se cacher pour un temps et aux femmes et enfants de ne pas sortir de leurs maisons. Après tout, rien ne pourrait arriver à ces innocents...Trois jours ont passé et rien ne s'est produit. Mais le mercredi matin, des camions remplis de soldats armés jusqu'aux dents ont fait irruption. Les hommes sont descendus des véhicules, ont vidé les maisons de leurs occupants et ont mis le feu au moulin et à 4 ou 5 résidences en démolissant ce qui refusait de s'enflammer. Ils ont chargé les cadavres des deux officiers que personne n'avait osé toucher sur l'un des camions et ont quitté en laissant croire que les représailles étaient terminées. Les hommes ont commencé alors à revenir au village le soir même, parmi eux Giovanni Bardi, témoin des atrocités à venir.

Au cours de la nuit, avant que le soleil ne se lève, Giovanni qui s'est réfugié chez des amis craignant de dormir seul chez lui, est réveillé par des cris et des coups de feu. «*Raus !*» Il s'est fait sortir du lit sous cet ordre par un soldat allemand qui l'a poussé dehors à coups de pieds et de poings alors qu'il n'a pu enfiler que son pantalon. Les hommes ont été alignés le long d'un mur avec un soldat derrière chacun d'eux. Ils ont dû porter de lourdes caisses de munitions sans broncher. L'ami de Giovanni était inquiet pour sa femme et ses trois filles demeurées dans la maison. Il les a entendues crier et pleurer. Bientôt les cris ont cessé et les Allemands sont sortis alors que de la fumée était visible par les fenêtres. Les Allemands ont hurlé alors des ordres pour se mettre en rang et avancer. L'ami de Bardi n'a pu s'empêcher de jeter un oeil vers sa maison au prix d'un coup de canne au visage à chaque occasion. Ils ont marché pendant des heures et s'arrêtaient à chaque maison. Chaque fois le même manège recommençait. Femmes, enfants et bétail étaient abattus sur-le-champ. Grenade, mitraillette, fusil, couteau, bâton, mains nues, peu importe la façon, seul le résultat comptait. Chargés comme des ânes, ils continuaient leur chemin vers les hauteurs alors que le chaos emplissait la vallée: «*Nous avons mal dans le dos, mais nous nous efforçons de ne pas nous arrêter, de ne pas trébucher. Lucherini, qui avait bien soixante-dix ans, n'en pouvait plus. Il s'arrêta; l'Allemand qui le suivait lui tira froidement une rafale dans la tête. Les Orai furent amenés à leur tour. Monsieur Nerini, vous vous en souvenez, c'est une famille d'aveugles de naissance, trois frères, tous aveugles. Eux aussi essayèrent de porter les caisses, mais comment le pouvaient-ils ? Ils eurent beau expliquer qu'ils étaient aveugles, les Allemands les poussaient à coups de bâton. Quand, ils tombèrent l'un après l'autre avec leurs caisses, on leur tira une balle dans la tête et on les abandonna sur le bord du sentier.*»

Giovanni a réussi à échapper à ses bourreaux quand vers 8 heures du matin ils étaient arrivés à la maison d'une famille nombreuse, les Becherucci, qui en plus abritaient des réfugiés de Florence qui fuyaient les bombardements. Les Allemands qui avaient trouvé la cave à vin semblaient pris d'une frénésie meurtrière et se ruaient sur les femmes pour les égorger. Le surveillant de monsieur Bardi qui désirait lui aussi participer au carnage, a relâché son attention juste assez longtemps pour lui permettre de sauter par-dessus un terre-plein dans un ravin et se réfugier derrière un rocher en se recouvrant de feuilles mortes. Les soldats ont tiré au hasard à la mitraillette et à la grenade pendant un certain temps, mais Giovanni a fait le mort jusqu'à ce que les tirs cessent. Il a dû maintenir cette position inconfortable pendant plusieurs heures car les Allemands avaient laissé une sentinelle pour faire le guet. Quand il a été certain que la voie était libre, il a pu sortir de sa cachette.

Quand il a pu enfin retourner à Vallucciole, c'était pour y retrouver un village complètement calciné où l'odeur de la mort et du feu dominait. Il a rencontré Masini qui était assis sur une souche devant chez lui:«*Il s'était levé de bonne heure le jour du massacre et s'était comme ça qu'il avait pu s'en tirer. Toutes les femmes de sa famille avaient été tuées, y compris sa petite fille d'un an - vous vous rappelez, monsieur Nerini, la gamine qui était encore au sein l'été dernier. Les Boches l'avaient coupée en morceaux, pour s'amuser, et ils avaient mis les quartiers dans une boîte en carton, une boîte à chaussures. Croyez-moi, monsieur Nerini, je l'ai vu, de mes propres yeux vu.*» Par la suite, Masini lui a raconté le triste sort des hommes qu'on avait aligné sur le bord de l'Arno pour les faucher à la mitrailleuse. Quatre hommes seulement ont réussi à s'échapper en sautant dans le fleuve pour gagner l'autre rive à la nage. Les Allemands sont revenus sur les lieux pour exterminer les survivants le vendredi et le samedi et ont aussi visité la vallée voisine pour y commettre viols et pillages avant de finalement s'en retourner à Stia. Le lundi, il s'est rendu dans cette ville où le maire avait fait coller des affiches qui qualifiaient de «*déplorables*» les méfaits des maquis qui attiraient «*d'inévitables et nécessaires représailles de nos amis Allemands*». On lui a fait un compte-rendu macabre de ce qui s'était passé. Trois groupes de la division Hermann Goering, tous des Allemands ou des Autrichiens, avaient encerclé la vallée pour y mener des représailles qui n'avaient

laissé que dix-huit survivants. À Stia, dix-neuf inconnus, sans papier d'identité, avaient aussi goûté à la vengeance démesurée des Allemands alors qu'on les avait fusillés au cimetière.

Le célèbre écrivain Carlo Levi, en visite chez ses amis les Nerini, a recueilli ce témoignage de Giovanni Bardi et a même rencontré des maquisards de la brigade Faliero Pucci, responsable du meurtre des deux officiers allemands, qui ont pu lui confirmer la véracité de ce témoignage tragique. L'Italie a donc elle aussi été touchée par la barbarie nazie et monsieur Levi a pu constater par lui-même, en visitant le cimetière de Stia où reposent les tombes des dix-neuf inconnus et en remontant jusqu'aux ruines du moulin de Bucchio, que l'histoire n'est pas que légende urbaine, mais a réellement noirci le beau ciel de Toscane pendant la Pâques en 1944.

Sources: *Le Mémorial de la Seconde Guerre mondiale du Sélection du Reader's Digest. texte traduit de l'italien et extrait de l'anthologie de Giampiero Carocci, La Resistenza Italiana, publiée aux Éditions Garzanti (Milan).*

Partenaires

MAGAZINE DU SITE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE DE PHILIPPE CORVE



LE JOURNAL DU SITE HISTOQUIZ



[>>> DECOUVRIR](#) LE JOURNAL HISTOQUIZZ DE PIERRE CHAPUT

[>>>DECOUVRIR](#) LE MAGAZINE DE NORMANDIE 44 LA MEMOIRE



La libération de la Bretagne : C'est l'une des plus belles pages de l'histoire de la Résistance. Des le 5 juin 44, les maquis bretons déclenchent la campagne de sabotages prévue avec Londres de longue date : Plans Vert pour les voies ferroviaires, Violet pour les lignes souterraines à grande distance, Bleu pour l'électricité, Tortue devenue Bibendum pour les autres voies de communication, " Rouge " pour embuscades et retardements de troupes ennemies. A partir du 31 juillet, la situation change de nature avec la percée des Américains à Avranches. Avec 7 divisions et plus de 15 000 véhicules, les armées américaines des généraux Patton et Middleton s'engouffrent dans la brèche en direction de Rennes, de Brest et de Nantes.

Les Américains sont les principaux acteurs de la Libération de la Bretagne, mais ils vont pouvoir s'appuyer sur les milliers de résistants, servant tantôt d'éclaireurs, tantôt de fantassins, nettoyant les secteurs au fur et à mesure de leur avance et prenant en charge les prisonniers. Il faut savoir que l'essentiel des unités américaines sur ce front étaient des blindés, dont notamment les 4eme et 6eme divisions blindées et la « Task Force Anderson », TFA, qui comprenait, entre autre, le 81eme bataillon de char US. L'appui des fantassins de la résistance fut pour eux un appui très important.

Courant août 44, l'affaire est jouée et il ne reste plus en Bretagne que quelques poches tenues par les Allemands : Brest (Reddition le 19 septembre) et surtout Lorient et Saint Nazaire (Reddition le 8 mai 45). Ce sont les résistants qui assurèrent le siège de ces places fortes, permettant aux unités blindées américaines de faire un rapide demi-tour et de se ruer vers la Seine puis le Rhin. Parmi ces résistants, les 2.500 FTPF du Commandant Louis Pétri.



Louis Pétri, dit Hubert, dit Roland, dit Loulou, dit Tanguy, est d'origine italienne. Il est né le 9 avril 1919 à la Bastide d'Engras, arrondissement de Nîmes (Gard), fils de Adolpho et de Gianarelli Stella.

En 1924, à l'âge de 5 ans, il arrive avec ses parents à Louvigné-du-désert où son père est embauché comme carrier. Entré dans la Résistance en décembre 1941, il allait, à 23 ans, se distinguer en 1942 parmi les premiers F.T.P. de la région de Fougères. C'est Genouel (de Fougères) qui le fait entrer au Front National en 1942.

Il est nommé « chef départemental des FTP » en janvier 1943, puis chef interdépartemental (Bretagne Normandie Maine) courant 43.

En 1943, il conduira treize opérations contre l'occupant. En 1944, il participera à plus de soixante actions de guérilla. Le 6 juin 1944, jour du Débarquement des alliés, il fournira cinquante F.T.P. aptes à détruire le nœud ferroviaire Guer-Ploërmel, etc.

Le 10 juillet, il dirigera le déraillement de Noyal-Acigné, arrêtant le trafic de l'ennemi durant 72 heures. Il libérera par les armes les patriotes des prisons de Dinan et de Vitré.

A la tête de 2 500 F.T.P., il est en liaison avec le commandement allié pour organiser au travers des lignes allemandes la participation de la guérilla au service des blindés qui vont percer le front ennemi, pénétrer en Bretagne insurgée, et concourir à sa rapide libération.

Laissons le nous raconter : « Plus approche la Libération, plus se fait intense notre activité. Nos groupes, sur l'ordre du Capitaine Eric, aident au passage des guides. 25 sur 33 franchissent entre Coutances et Saint-Lô. Par ailleurs, 5 guides dans la Manche et 25 dans le nord de la Mayenne faciliteront l'avance alliée vers Rennes et en direction de Paris. Les renseignements que nous fournissons par radio aux Alliés permettent des bombardements d'états-majors et de dépôts d'armes allemands à Bagnole-de-l'Orne dans la forêt d'Andaine, et près de Saint-Hilaire-du-Harcouët, à Villedieu, Vire, Coutances, Alençon. Les derniers parachutages nous sont annoncés. Celui du 31 juillet est réalisé à Saint-Christophe-du-Valins, sur un terrain que nous avait indiqué le curé de Saint-Christophe. Enfin c'est l'attaque, sur l'indication : « Le Chapeau de Napoléon est-il à Perros-Guirec ? » Le 1er août, les Américains enfoncent les lignes allemandes au sud de Coutances. Nos renseignements et les guides permettent le succès que l'on sait : Cinq heures de Coutances à Avranches. Dans le Calvados, dans le nord de la Mayenne, dans l'Ille-et-Vilaine, nos groupes attaquent de partout. Le travail à faire, étant donné le désordre allemand, s'avère immense. Un fusil-mitrailleur sur le bord d'une route fauche des dizaines de camions.

Saint-Aubin-du-Cormier, Saint-James, Combourg, etc... sont libérés par nos F.T.P. Quinze heures après Avranches, c'est Rennes où, malheureusement, les Américains ne jugent pas utile de pénétrer tout de suite, ce qui eut évité bien des destructions. Un des plus grand Cross-Country Militaire qu'ai connu l'histoire est achevé. Rennes est libéré, c'est en quelques jours, la Bretagne tout entière qui respire, revit, se reconnaît libre. L'hommage officiel que nos Alliés Américains ont fait aux F.T.P. de Bretagne témoigne assez de l'efficacité de notre action. Mais plus que toutes les références officielles ou autres qu'on nous accorde, et que par la suite on essaie de nous refuser, le sentiment profond d'avoir été à l'extrême pointe de la Libération de notre Pays de France fait notre joie et notre fierté »

Louis Pétri est décédé le 1er novembre 1984 à Cancale. Matricule F.T.P. 10.001 Chevalier de la Légion d'Honneur Pensionné de guerre 39-40 à 100 %. Il reprendra le combat malgré ses handicaps physiques Il existe de nos jours une rue Louis Pétri à Rennes, une rue Commandant Louis Pétri à Vitre, une place Louis Pétri à Crevin (35).

Sources :

- Roger Lenevette et Maxime Le Poulichet, anciens FTP du Commandant Pétri. Maxime est le webmestre du site des Anciens Combattants d'Ille-et-Vilaine,
- <http://perso.wanadoo.fr/memoiredeguerre>
- Confidences du Commandant Pétri, recueillies par J.C. Pichon pour la Fédération des Combattants Volontaires de la Résistance de Bretagne, Normandie, Maine, 241 Rue de Nantes 35200 Rennes

2ème et dernière partie.

VENDREDI 18 ÂOUT

Au Bourg-Saint-Léonard, les Américains craignant un retour



offensif des troupes allemandes refluant d'Argentan, ont, pendant la nuit, organisé le terrain face à l'ouest, Au lever du jour, les combats de chars reprennent, sur la route de Fougy - Exmes. Après différentes manœuvres, les Américains franchissent, au nord et au nord-ouest du hameau de Fougy, la ligne occupée la veille par les Allemands et déferlent dans la vallée en direction de Chambois, que les batteries d'artillerie, en position près du Bourg, arrosent copieusement. A 15 heures, le Bourg est complètement dégagé.

A l'aube, à Urou, une colonne d'infanterie, partie de Tercé, s'avance silencieusement (les hommes sont chaussés de caoutchouc) prendre position au sud de cette localité. A 7 h 30, le combat s'engage. Dès le début il s'avère très dur, malgré la régularité des relèves, toutes les deux heures. Les Allemands tiennent tête. Les pertes américaines sont élevées. Seule, l'aile droite, qui longe la petite route de l'église, avance assez rapidement, mais, à proximité de la route nationale, elle se heurte à un tank et à des mitrailleurs retranchés dans un café, qui leur tuent plusieurs hommes.

Vers 10 heures, cinq chars américains passent à l'action. Mais dès le début de l'attaque ils seront pris sous un feu si précis que presque simultanément quatre sont détruits. Le cinquième fait demi-tour et va s'enliser dans le marais au sud de « l'Ure ». A 11 heures, le combat connaît une accalmie pour reprendre dans la soirée, mais les Américains ne peuvent franchir en force la 24 bis.

De Trun, on continue à entendre le bruit caractéristique des mitrailleuses qui se rapprochent de plus en plus. Vers 6 ou 7 heures des tanks canadiens, venant de Louvières, surgissent au lieu dit « La Pointe de Chemise », ouvrent le feu sur quatre chars allemands qui défendent la position. Trois sont immédiatement détruits. Le quatrième, qui cherche à s'enfuir, ne tarde pas à subir le même sort. D'autres chars, en position au « Mont de Coulonces », sont liquidés dans les mêmes conditions. L'attaque canadienne comprend plus d'une centaine de chars, chaque colonne est d'un effectif de trente à quarante unités. Les fantassins canadiens et polonais arrivent si nombreux par les routes et les herbages qu'un témoin écrit « Nous aurions cru qu'ils surgissaient de terre ». Des pièces d'artillerie et des tanks se déploient autour de la côte 118. A 14 heures, les Alliés pénètrent dans la localité par les accès particuliers évitant les rues, qui pourraient être défendues solidement. Chenillettes et légers en avant, précèdent l'infanterie qui, mitraille au poing, procède au nettoyage des immeubles. Un tank allemand est en position à la sortie S.-O. de la ville. Son équipage se rend sans résistance après l'avoir incendié. Mais les Canadiens sont arrêtés devant Magny, que les Allemands ont solidement organisé pour former un centre de résistance.

La 1^{ère} D. B. polonaise continue à faire progresser le gros de ses forces plus au nord et atteint Champeaux. A partir de la nuit du 17 au 18, le champ de bataille sera l'objet d'une observation constante diurne et nocturne de la part de l'aviation alliée. La nuit, des fusées éclairantes illuminent sans cesse la plaine de Bailieu à Chambois. Tous les rassemblements et convois repérés sont immédiatement bombardés ou pris sous le feu des batteries alliées, souvent par les deux.

Dans l'après-midi des chars appartenant au groupe tactique Langlade (2^{ème} D.B. française) viennent prendre position au carrefour « Boulaie », près de Gacé. Leur mission serait d'attaquer cette ville mais peu après leur arrivée ils reçoivent l'ordre de retourner à Exmes et au Bourg-Saint-Léonard où les Allemands résistent.



SAMEDI 19 AOUT

Toute la nuit, dans la poche et bien au-delà, les routes ont subi un bombardement intensif d'aviation et d'artillerie. La route Vimoutiers-Bernay-Rouen est l'objet d'une surveillance toute particulière. Sur son itinéraire, les fusées surgissent à chaque instant, pour permettre à l'aviation de déceler les convois en fuite, qui sont aussitôt attaqués à la bombe.

Dans la nuit les quelques Allemands, isolés aux abords nord de Fougy, incendient leur matériel. Un audacieux coup de main des Canadiens est exécuté au cours de la nuit, à Magny. Informés et guidés par des jeunes gens du pays, une dizaine d'hommes se fauillent au travers des lignes allemandes jusqu'à la ferme Gallet, où ils firent prisonniers trois officiers supérieurs allemands, dont un général et une vingtaine d'hommes, qui dormaient dans une grange. Un groupe d'Allemands, encerclé à Coulonces, ne s'est pas encore rendu. Les Canadiens, pour éviter une surprise de ce côté, font sauter les ponts. Dans l'après-midi, les Trunois se réjouissent du spectacle de plusieurs colonnes formées de prisonniers allemands qui, mains derrière la nuque, défilent, encadrés de Canadiens montés sur auto-mitrailleuses. A l'aube, un régiment de cavalerie blindée polonaise, partant de Champeaux, attaque le coteau de « Boisjos » et s'en empare après avoir anéanti la compagnie allemande qui l'occupe, et refuse de se rendre. Les Allemands, nombreux à la Cour du Bosc et dans les bois environnants, contre-attaquent vigoureusement et parviennent à encercler la position. Un combat sauvage s'engage. Les Canadiens, qui veulent se porter au secours des Polonais, sont stoppés par les Allemands à une assez grande distance. Les Allemands lancent plusieurs attaques blindées sur la colline. Elles échouent, stoppées par l'artillerie, et dans la nuit, l'infanterie en viendra au corps à corps.

Dans la nuit, le 10ème Dragons polonais, progressant vers l'est, réussit à atteindre la cote 137, près de Mont-Ormel, mais les Allemands se présentèrent si nombreux sur ses arrières, que l'approvisionnement ne put rejoindre que le matin. Plusieurs unités étant venues renforcer le régiment, les Polonais poursuivent la progression jusqu'à la cote 113, à douze cents mètres de Chambois, où leur parvient l'ordre de s'emparer de cette ville et de s'y consolider. Prenant une formation d'assaut divisée en trois colonnes, ils attaquent le long de la route départementale Chambois-Vimoutiers. Les combats furent courts mais très violents. En atteignant le centre de Chambois, les Polonais eurent surprise et la joie d'y rencontrer la 6ème compagnie du 395ème régiment d'infanterie américaine qui, elle aussi, venait d'y parvenir en passant par Le Bas-Aubry et Fel. Le verrou est tiré. Les Polonais venant du nord se joignaient au 15ème Corps d'armée américain venant du sud. Désormais les Allemands n'ont plus d'autre solution que se rendre ou mourir. Vers 20 heures, les Allemands contre-attaquent sur Chambois, mais sont repoussés par les Polono-Américains.

Dans la matinée, des tanks légers canadiens, venant de l'ouest, cherchant sans doute à établir la liaison à l'est avec les Polonais, traversent les lignes allemandes à Hennecourt même, puis s'en furent prendre position au milieu des Allemands, près du cimetière de Chambois, d'où ils arrosèrent copieusement l'ennemi de salves meurtrières.

La veille, les Allemands avaient formé une concentration d'une centaine de canons et d'un nombre indéterminé de tanks et de D. C. A., dans Tournay et ses environs immédiats. Ils gardaient l'expectative quant à l'opportunité de l'emploi de cette masse de feu. Mais les Alliés, sans doute informés de la présence de cette artillerie, ouvrirent le feu sur ce point stratégique à 9 heures 30. Ce fut un beau tintamarre qui se déclencha départs et arrivées se confondent. Les Allemands tirent à une cadence accélérée. Deux cents pièces alliées de tous calibres concentrent leurs feux sur ce petit village, écrasant méthodiquement le matériel allemand. Les routes sont crevées sous les obus, encombrées de chevaux éventrés, de soldats tués, de véhicules détruits, toutes les maisons ou communs qui ne sont pas détruits ou la proie des flammes, sont transformés en hôpitaux où l'on opère sans arrêt. Les cadavres des morts sont rejetés en tas. Cette tuerie ne s'arrêtera que le lundi 21 dans l'après-midi. Devant ce déluge de feu, les Allemands se précipitent de plus en plus nombreux vers la seule voie qu'ils croient être celle du salut. Mais ils ne sont pas encore décidés à abandonner leur matériel, tanks, artillerie tractée et hippomobile, camions, voitures légères. Ils s'engouffrent dans le «

Couloir de la Mort » , dans cet étroit chemin, presque un sentier on se bouscule, on s'injurie. L'artillerie et l'aviation alliées pilonnent sans arrêt cette masse semi-paralysée les hommes, à pied, empruntent les herbages pour éviter l'écrasement

Quel espoir peuvent encore avoir ces hommes, sinon celui d'échapper à l'anéantissement? Ce ne peut être que l'instinct de conservation qui les fait encore se mouvoir, dans cette tentative de fuite inutile.



DIMANCHE 20 AOUT

Les Alliés s'emparent de Gacé, qui a subi de graves dégâts dus aux incendies provoqués par les tirs de barrage et de préparation d'attaque. Les Américains attaquent en force sur Crennes qui, la veille, a subi un violent bombardement. Partis d'Urou et de Sai, ils parviennent à l'agglomération du bourg, où ils font jonction avec une vague d'assaut venue d'Argentan. Les deux vagues, de concert, poursuivent leur progression au travers de la forêt et débouchent à Bailleul, à 18 heures. Les batteries alliées, installées aux environs de Trun, exécutent toute la journée un tir continu sur Tournay et les abords de la forêt. Trun reçoit la riposte allemande, mais elle ne parvient pas à ralentir les convois de troupe et de matériel qui se rendent au combat. Déjà, les bulldozers procèdent au déblaiement des rues. Les Canadiens, qui continuent leur progression en direction de Chambois, le long de la route et de la rivière, parviennent au Moulin de Saint-Lambert, où un groupe important de S. S. simule l'intention de se rendre en arborant un drapeau blanc. Les Canadiens s'approchent, confiants, et lorsqu'il n'y a plus que la largeur de la rivière qui les sépare, les Allemands jettent leur pavillon et ouvrent le feu. Ce fait déclenchera des représailles, consistant à intensifier encore le tir des batteries alliées sur Tournay. On estime qu'à partir de ce moment cinq à six cent pièces concentrent leurs feux sur ce lieu.

Sur le sommet de « Boisjos », toute la nuit, le combat a continué de part et d'autre. La position dominante des Polonais rend toute surprise impossible, mais les Allemands, qui attaquent sans relâche et de tous côtés, obligent les Polonais à tirer sans arrêt. Ceux-ci ont subi des pertes considérables au cours de la nuit, surtout au pied de la côte de Coudehard, où eurent lieu de sanglants corps à corps. Les rations des Polonais sont épuisées.

Il reste à peine une demi gourde d'eau par homme. Les munitions commencent à se faire rares. Le médecin a été tué par un obus, qui a détruit également tout son matériel. Dès les premières heures de la matinée, une colonne de 16 chars « Tigre » monte à l'assaut de « Boisjos ». Les Polonais décident de les contre-attaquer avec 12 chars. En quelques minutes, les Allemands en mettent six hors de combat, alors qu'eux-mêmes ne subissent qu'une perte. Ils vont s'emparer de la position... quand un tir d'artillerie d'une miraculeuse précision stoppe leur élan en incendiant cinq de leurs chars. Les Polonais galvanisés par ce spectacle, partent à la poursuite des dix chars allemands en retraite et parviennent à en détruire trois autres. Bientôt l'attaque recommence, Les Allemands montent à l'assaut au chant de « Deutschland über alles ». Les Polonais les laissent approcher à cinquante pas et fauchent leurs rangs. Huit fois, au cours de la journée, les Allemands renouvelèrent leurs attaques. A partir du cinquième assaut, les Polonais, pour économiser leurs munitions, les repousseront à la baïonnette. Parmi les blessés relevés sur le terrain, on peut lire sur le carnet de solde de l'un d'eux : « Né en 1931 ». C'est un enfant de 13 ans.

Des soldats de la Wehrmacht ont été faits prisonniers. Parmi eux il en est qui sont d'origine polonaise; ceux qui consentent à reprendre le combat aux côtés de leurs compatriotes seront équipés avec l'uniforme et le fusil d'un mort, précieuses recrues pour renforcer l'effectif qui s'amenuise de plus en plus. Quant aux S. S. et ceux dont le livret de

solde indique qu'ils ont participé à l'invasion de la Pologne, pas de quartier... Lorsque, à 18 heures, le combat cessa, les flancs de la colline étaient couverts de cadavres. Les Polonais, sous la pression des Allemands et en considération de la réduction de leurs effectifs, sont dans l'obligation de se retirer dans le bois, au sommet de la côte 262, autour duquel les tranchées sont creu-sées. Ils n'ont plus que 4 officiers et 110 hommes valides. Les rations sont épuisées, plus de médicaments, sauf un peu d'iode pour soigner les blessés qu'on a installés au milieu du bois. L'approvisionnement en munitions est de cinq obus par canon et cinquante cartouches .par homme. Le commandant, blessé à la poitrine par un éclat d'obus, passe son commandement au capitaine canadien Sevigny, qui accompagne le régiment en qualité d'observateur d'artillerie, lui recommandant de continuer la lutte jusqu'au dernier homme, car, dit-il, ils n'ont aucune pitié à attendre des S. S.

A Chambois-Fel, les Allemands, avec un effectif d'environ un bataillon de Panzers Grenadiers et une dizaine de chars, attaquent à 7 heures, l'agglomération. Malgré de grosses pertes, ils réussissent à percer les lignes alliées au nord et au sud de ces localités, coupant ainsi les voies de ravitaillement des Polono-Américains, qui occupent ce centre. Dans l'après-midi, les Américains parviendront à rétablir leur liaison et recevront en renfort les autres bataillons du 395ème d'infanterie, ainsi qu'une compagnie du 24ème régiment de cavalerie polonaise. Les combats ne cesseront pas de la journée. Les Allemands veulent à tout prix dégager le « Couloir de la Mort ». L'ardeur et la fureur des combats atteignent des degrés indescriptibles. Les Polonais, qui ne peuvent rétablir la liaison avec leur ravitaillement seront pourvus en vivres et essence par les Américains, mais le calibre de leurs armes étant différent des armes américaines, ils se serviront des armes et cartouches allemandes en leur possession. Tous les hommes sont sur la ligne de feu, personnel de bureau, des ateliers de réparation, téléphonistes, etc... L'aumônier, lui-même. fera cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouve un prêtre. Les Allemands, dont le moral baisse, se rendent, parfois, par unités entières, mais aussitôt de nouvelles vagues surgissent et la lutte reprend, opiniâtre.

Au cours de la nuit, le commandement polonais tentera un ravitaillement par avions des troupes de Chambois. Malgré le balisage d'un terrain, les containers iront atterrir chez l'ennemi. Le groupe tactique Langlade (20ème D.B. française) débouchant d'Exmes, repousse devant lui les Allemands qui, le matin, ont brisé les lignes polonaises, et parvient à s'établir aux environs d'Omméel. La chaleur active la décomposition des cadavres. et leur nombre est si élevé qu'une puanteur horrible se dégage du champ de bataille.



LUNDI 21 AOUT

L'artillerie alliée, de plus en plus nombreuse, n'a pas cessé de pilonner le champ de bataille. L'aviation complète cette œuvre de destruction en mitraillant tout ce qui semble remuer. Cependant les combats ont repris avec violence de toutes parts, mais atteignent leur paroxysme entre Moissy et Hennecourt. Les fantassins allemands, tassés, coude à coude, dans le ruisseau face à Chambois et le long des talus des haies bordant la plaine, arrêtent toute tentative d'assaut de l'infanterie alliée. Ceux qui ne peuvent prendre place sur les lignes de combat sont dissimulés le long des haies du bocage et forment une immense réserve. Le ravitaillement est assuré par le contenu des camions échoués sur la route ou dans les herbages. Ces deux lignes n'ont, entre elles, qu'un mince espace d'un kilomètre environ.

Si ces hommes sont entassés dans un espace si restreint, c'est que, depuis le matin, « Boisjos » est solidement tenu par les Canadiens qui ont secouru les Polonais, interdisant aux Allemands de s'approcher ainsi de la côte 262. Le bocage présentant un peu de couvert, voit toujours arriver de nouveaux occupants, fuyant la plaine où ils sont tirés comme des lapins. Il n'y a qu'une folie fanatique qui peut donner encore quelque volonté de combattre à cette troupe traquée de toutes parts, et à laquelle il ne reste plus d'espoir de sortir de ces lieux. Quel est donc l'état du « Couloir de la Mort » ?

Dès son entrée au Bas-Aubry, il présente l'aspect d'un coin d'enfer. Il est encombré de canons détruits, de véhicules de toute nature, d'armes brisées ou tordues, de débris d'équipement. de chevaux qui se débattent dans leurs traits, de soldats tués, gisant parmi ce fatras. La plaine qui le longe n'est pas moins semée de ces épaves. Des blindés, comme atteints de paralysie, sont immobiles, les flancs troués de l'impact des obus qui les ont arrêtés dans leur course. Certains autres ont leurs chenilles rompues et les équipages ont préféré fuir que tenter de réparer sous la grêle de

balles et d'obus. D'autres encore sont allés s'enliser dans les herbages en bordure de la rivière. C'est aux abords de cette rivière que la bousculade atteint le comble. Le lit de la rivière est très profond, bordé de rives verticales de trois à cinq mètres de hauteur, ce qui exigerait un énorme terrassement pour permettre le passage. Le temps presse. Les projectiles viennent du ciel et de la terre. On cherche à gagner le seul et unique passage praticable, le gué du lavoir dit de Moissy. Mais, comme dans toute course, il n'y a qu'un premier, les véhicules s'entassent dans les chemins adjacents, dans les cours, les herbages. La nervosité des fuyards est de plus en plus grande, On essaie de faire passer les engins sur chenilles qui., descendus dans la rivière, ne pourront plus en sortir et seront abandonnés. Ailleurs, en désespoir de cause, on incendie son véhicule. Les hippomobiles abattent leurs chevaux, au revolver, sur le chemin même, ajoutant ainsi un nouvel obstacle. Et tous ces soldats qui., hier encore, se croyaient les maîtres de l'Europe fuient, à pied, rejoindre un peu plus loin, leurs camarades d'infortune. Suivons ces fuyards.

Au-delà de la route Chambois-Trun, entrons dans le vicinal Moissy-Hennecourt. A Moissy, les maisons ne sont plus que des ruines. Le canon et l'incendie ont fait leur œuvre. Sur la route, si le nombre de véhicules est moins important qu'au gué, le spectacle n'en est pas moins saisissant. Dans le ruisseau qui, pendant plusieurs centaines de mètres longe la vicinale, et sur cette dernière, c'est une véritable superposition de canons renversés avec leur affût, voitures, tanks, autos blindées, camions de munitions éventrés, dont le contenu jonche le sol, cartouches, grenades et obus forment un épais tapis. Aucun espace ne permet à un homme de poser son pied. Dans les cours, les herbages, ce n'est qu'un vaste parc de véhicules et d'engins blindés. Le Boche, dans sa fuite, n'oubliait pas ses larcins. Il abandonna partout des camions remplis de vaisselle, de meubles, et de vêtements civils. Près de la ferme de La Croûte. on peut admirer ce monument, sans doute destiné à commémorer la défaite allemande une voiture de tourisme sert d'assise à une voiture blindée qui. elle-même, sert de socle à un « Panther » en équilibre. Comme ce monument ne saurait à lui seul obstruer complètement le passage, sur le revers du talus, une autre voiture blindée pointe son avant vers le ciel, son arrière prenant assise dans le lit du ruisseau à sec. Cependant, si, devant l'inéluctable, certains ne veulent pas s'incliner, et continuent à se battre avec rage, d'autres, par contre, commencent à faiblir. Les uns se préparent à la mort, qu'ils considèrent comme inévitable, ou songent à la reddition et détruisent tout ce qui leur paraît compromettant. On brûle, on déchire, même les numéraires. On en retrouvera de nombreux morceaux épars. Et au milieu de toutes ces épaves, des milliers de blessés. Des morts gisent dans l'attitude d'un dernier geste de protection. Leurs yeux, révoltés, reflètent la terreur de leur dernière vision. Ils entrent en décomposition et les mouches, pour activer l'œuvre de destruction, déposent leurs larves dans les bouches qui ont voulu jeter un suprême appel à la pitié et qui ne se sont pas refermées. Au milieu de ce champ d'horreurs, des hommes, les fanatiques S. S., fous, veulent lutter jusqu'à la mort. S'ils le pouvaient, dans leur délire démoniaque, ils entraîneraient l'univers avec eux dans l'abîme. Le spectacle qu'ils ont de ce carnage ne saurait les faire revenir à un sens plus humain.

Deux tanks sont en batterie au village même de Moissy. L'un est dans la cour de la ferme, l'autre près d'un bâtiment d'exploitation sur le chemin qui relie le village à la croix de Moissy. Ces deux engins tireront jusqu'à ce que leur parvienne l'ordre de cesser le feu et de reddition. Alors, dans leur folie orgueilleuse, les équipages préféreront se faire sauter avec leur char plutôt que d'exécuter cet ordre, provoquant ainsi l'effondrement des deux bâtiments près desquels ils sont en position, entraînant avec eux dans la mort une vingtaine de leurs camarades qui avaient cherché refuge dans lesdits bâtiments. A « Boisjos », vers 4 heures 30, les Canadiens, venant au secours des Polonais, parviennent aux abords du bois où se sont retranchés ces derniers, à veiller au soir, au sommet de la cote 262. Les Polonais, dans la joie de l'arrivée des secours et leur impatience d'être enfin dégagés, s'élancent à la rencontre des Canadiens dans une charge fantastique à la baïonnette, pour aider ainsi leurs sauveteurs. C'est dans cette charge que tombera le dernier officier polonais valide. Les Polonais avaient perdu à « Boisjos » plus des neuf dixièmes de leurs effectifs.

70 hommes seulement restent valides sous les ordres du capitaine canadien Sevigny. Les Polonais donneront à la cote 262 le nom de « Maczuga » « masse d'armes ». L'admiration, chez les Alliés, sera si grande, qu'on pourra entendre des unités canadiennes, rencontrant les Polonais, leur jeter au passage la phrase suivante « Bloody Poles. What a job... » « Sanguinaires Polonais. Quel travail ». Le long de la départementale 16, la 2ème D. B. française, partie d'Omméel, rétablit la liaison des unités combattantes polonaises qui sont à Chambois. Dans la matinée, les Allemands ont encore tenté quelques attaques, mais avec des effectifs de plus en plus réduits. Les troupes, unités S. S. à part, ont perdu leur mordant. Les canons, massés à Tournay, ne cessent de tirer dans toutes les directions, attirant les représailles alliées sur ce pays. Le cercle de feu est absolu. Il y a des batteries en position à Crennes, Silly, Le Bourg-Saint-Léonard, Le Haras-du-Pin, LaCochère, Exmes, Villebadin, Louvières, Ecorches, Fontaine, Crocv. C'est une vraie tempête de feu et d'acier qui déferle sur les quelques kilomètres carrés où se débattent les Allemands.

Quelque temps après, une accalmie semble se produire. Seules, quelques pièces tirent encore. Des déflagrations violentes, ce sont les S. S. qui, ne voulant pas rendre leur matériel, le détruisent, et se détruisent eux-mêmes, des coups de feu isolés, puis, peu à peu, tombe le grand silence. Les engins de destruction se sont tus, On n'entend plus que la sourde rumeur des soixante-dix mille survivants qui, général en tête, se préparent à partir pour la captivité. La victoire reste aux Alliés. Le butin est incalculable, tant il est considérable. Dans le département de l'Orne, il a été dénombré plus de six mille chevaux, deux mille tanks ou voitures blindées, et des milliers d'autres véhicules. Cent mille hommes ont été tués ou faits prisonniers. Dans les jours qui suivirent la victoire de Chambois - Fel, les Canadiens et Polonais, chargés de nettoyer le champ de bataille des petits groupes d'Allemands dissimulés dans les bois et les fermes isolées, et qui hésitaient à se rendre, plantèrent sur les flancs de la côte 262 une pancarte où on pouvait lire cette phrase: « A POLISH BATTLE-FIELD » « *Un élégant champ de bataille* » Jeux de mots: polish en anglais, signifiant aussi bien polonais qu'élégant, brillant ou nettoyé.

(Source : Les combats décisifs de la Bataille de Normandie par A. Boudet et A. Cauquellin)

